Le Mystère.

—

Le monde réel ! s'écria Luc Berthoud. A quoi distinguez-vous certaines réalités de l'illusion ? Qui vous dit que mainte vérité, aujourd'hui considérée comme absolue, n'est pas aussi fictive que l'astronomie de Ptolémée ? Je ne nie pas la science —je crois même que rien ne lui est absolument inaccessible — mais n'est-ce pas encore elle qui est la plus grande fabricatrice de mystères? Pour moi, j'ai été mêlé à quelques événements si noyés d'inconnu, qu'un authentique miracle m'étonnerait médiocrement.

—

Il y a vingt ans, je m'étais épris d'une jeune fille qui habitait le château des Vernes, de l'autre côté de la colline où je demeurais avec ma mère. Quoique je fusse encore à quelques printemps de ma majorité, cet amour était profond. En fait, c'est le seul amour de ma vie. Hiver comme été, j'attendais le passage de Maximilienne F.... sur la route, près d'une source qu'ombrageait un immense tilleul du temps de Louis XV. Elle y passait par tous les temps à pied, à cheval, ou en voiture, et s'y arrêtait quelquefois pour boire. Elle buvait comme une déesse, se mirant dans l'onde, levant une petite main à la Van Dyck vers sa bouche rouge comme la fleur du balisier. C'est ce geste qui m'ensorcela tout d'abord. Elle me saluait et disait quelques paroles qui sonnaient aussi gentiment que la source contre sa margelle. Devina-t-elle alors que je l'aimais? On en peut douter, car elle était naïve. Je pense qu'elle s'abandonnait tout au plus à une coquetterie légère et sans cruauté...

—

En 18...., elle partit avec sa famille, vers le commencement de l'été. Je tombai dans une tristesse qui me pensa mener à la mort. J'errais, les jones creuses, les jambes molles, plein de langueur, autour du château des Vernes, ou bien je rêvais durant des heures devant la source. Un jour, quelqu'un dit à ma mère que Maximilienne était fiancée. Cette nouvelle me jeta dans un délire. C'était un jour de septembre. L'ouragan et la pluie s'entremêlaient sur nos campagnes. Je me sauvai dans la forêt, je courus jusqu'à la nuit, chassé par la douleur comme une bête fauve. Vers le soir, je m'évanouis au bord d'une mare où les bûcherons me ramassèrent. Pendant un mois, je demeurai entre la vie et la mort, et dans mes accès de fièvre je révélai la cause de mon mal: les domestiques eurent tôt fait de colporter la nouvelle à travers le pays.

—

Je ne me relevai qu'au mois de novembre. Ma première sortie fut pour la source: j'obtins de n'être pas accompagné. Le grand tilleul séculaire achevait de perdre ses feuilles; elles tombaient comme une foule d'êtres fragiles; quelques-unes flottaient à la surface de l'eau, Je m'étais assis sur une des fortes racines de l'arbre. Une image enchanteresse flottait dans la brume; mon cœur palpitait comme une bestiole blessée, et peu à peu de grandes larmes se mirent à couler sur mon visage. En ce moment, le bruit d'une chevauchée se fit entendre : j'aperçus Maximilienne qui s'avançait sur un grand cheval alezan. Un jeune homme galopait à ses côtés. Elle m'aperçut, elle dit quelques mots à son compagnon. Il hocha la tête, d'un air grave et doux, et piqua des deux.

—

Elle était descendue de cheval, elle approchait à pas lents, comme craintive. Elle avait encore embelli; une flamme plus troublante s'échappait de ses grands yeux améthyste; sa bouche était plus rouge et plus terrible. Je tremblais comme un criminel; je souhaitais mourir.

Quand elle fut proche, elle prit doucement ma main, elle dit tout bas : " Pardonnez moi ! ..... Quoique innocente, je me repens amèrement de vous avoir fait souffrir...."

Elle me regardait avec une douceur infinie :

—Souvenez vous, dit-elle, que je suis votre débitrice.....et si jamais je puis faire quelque chose pour votre bonheur !....

—Hélas ! m'écriai-je navré.... il n'y avait qu'un seul bonheur pour moi.

—Qui sait ? fait elle.

Et il arriva quelque chose d'étrange. On eût dit qu'une force occulte précipitait le temps, que des années s'écoulaient en une minute. Le visage de Maximilienne se transforma; il parut d'une autre époque et d'un autre être. Son regard eut quelque chose d'indicible ment fugéau et "nouveau". Ce fut une lueur d'avenir, un de ces frôlements d'existence future où il semble que les âmes se métamorphosent.

Elle murmura comme en rêve:

— Je ne cesserai pas un seul jour de penser à vous!

Longtemps après qu'elle eut disparu sur la route, je gardai une impression de mystère. J'étais moins triste. Tout au fond de mon instinct une espérance s'était levée, incertaine et minuscule comme la semence d'un arbre dans la terre. Mais qu'est-ce qui est plus fort qu'une semence ? Toute la puissance d'un grand chêne, toute la longévité d'un cèdre est en elle !

—

Des années s'écoulèrent. Je m'étais exilé; je menais au Mexique une vie aventureuse; je gagnais d'inutiles millions dans les mines d'argent. Le souvenir de Maximilienne me hantait comme au premier jour. Mon cœur, stérilisé par cette passion vaine, demeurait insensible à la souple beauté des Mexicaines. Sans famille depuis la mort de ma mère, sans nouvelles de France depuis la troisième année de mon départ, je travaillais pour travailler, attendant avec impatience que la terre voulût bien me reprendre. J'arrivai ainsi dans ma trente-cinquième année.

Un soir que je respirais l'air dans mon jardin, je sentis dans tout mon être un grand frisson —puis il me sembla voir derrière les goyaviers et les orangers, à la lueur des larges étoiles de la Sonora, le vieux tilleul et la source où j'attendais jadis Maximilienne. La vision fut si précise que j'en criai. Elle s'évanouit lentement....et j'entendis une voix qui semblait venir d'une distance infinie, j'eus l'impression bien nette que "Quelqu'un" me rappelait dans mon pays.

—

J'obéis à mon instinct, je m'embarquai pour la France, et déjà novembre assemblait ses nuages quand j'arrivai à Bordeaux. En route, mon pressentiment s'était effacé, il ne me restait qu'un mélancolique désir de revoir nos collines, nos forêts et nos claires pâturages. Quand je descendis à la petite gare de Perveuche, je résolus d'aller d'abord en pèlerinage à la source. C'était un après-midi. Les souvenirs se levaient à chacun de mes pas lents et chagrins comme les nues grises qui cheminaient au firmament. Enfin le vieux tilleul fut là; la source chanta sa grêle chanson de nymphe. Rien n'avait changé! C'était la même atmosphère, la même buée frissonnante à la cime des arbres, les même feuilles tombant avec un petit bruissement mélancolique, que le jour où j'étais sorti de ma chambre de convalescent. Ce fut aussi la même douleur qui remplit mon âme!....

—Ah ! pensai je....je devrais être mort !

Le bruit d'une chevauchée se fit entendre, et j'aperçus "Maximilienne qui avançait sur un grand cheval alezan...." Je poussai un cri bas, étouffé, tandis qu'elle descendait de sa monture et marchait vers moi. Ce n'est que lorsqu'"Elle" apparut toute proche, que l'illusion se dessina, mais pour faire place à une réalité fantastique. Dans la toute jeune fille debout auprès de moi, dans le divin et pur visage, dans le regard indiciblement ingénu, je reconnus "cet autre être, d'une autre époque," qui m'était un moment apparu dans Maximilienne, il y avait dix-sept ans !....

—

Vous avez compris déjà, pourquoi Luc d'un air rêveur. Celle que je rencontrai à mon retour, près de la source, c'était la fille de Maximilienne.—de Maximilienne morte depuis plus de quatorze ans. Par quel extraordinaire concours de hasards, ou de mystérieuses volontés, vint-elle justement alors? pourquoi avais je pu la connaître d'avance et "sur un autre visage que le sien ?" pourquoi sentit-elle qu'elle "devait" aimer l'inconnu qu'elle voyait pour la première fois ? Je tiens tout cela pour inexplicable s'il n'y a pas des énergies conscientes qui se mêlent de notre destinée !

Aussi chaque fois que je songe à mon bonheur, chaque matin et chaque soir lorsque je prends ma compagne contre mon cœur, je ne puis m'empêcher de remercier les forces inconnues de l'Univers.

Pensées.

—

Le pire mensonge est celui qui se fabrique avec de la vérité empoisonnée.

—

Pendant que la paresse ou la timidité nous retiennent dans notre devoir, notre vertu en a souvent tout l'honneur.

—

Il en est de la véritable amitié comme de l'apparition des esprits: tout le monde en parle, mais peu de gens en ont vu.

—

Toutes les bonnes mères ont chez elles une bouteille d'antiseptique Tichenor pour s'en servir quand un de leurs enfants se blesse. Cinquante sous seulement la bouteille.

LE TRAIN.

—

I

Quand Mme de Rozé et son mari, enfin, se furent installés chacun dans un angle du coupé, l'ébranlement du train éveilla en eux une petite inquiétude encore. Il levèrent les yeux vers les colis empilés dans le filet, se jetèrent ça et là une question nuancée d'un souci que la réponse apaisait; puis tout se tassa; leurs fronts se détendirent, pendant que les trépidations du wagon, la monotonie du roulement et la chaleur aussi de l'après-midi achevaient d'épandre une torpeur sur leur pensée.

Leur départ, une fuite de Paris, le Grand Prix couru, le même depuis six années, ne leur laissait plus l'illusion d'un plaisir. Ils savaient que, pour changer de cadre, l'agitation de leur vie ne serait point calmée; qu'après les fêtes, les premières, les expositions et les courses, ils retrouveraient, avec l'ennui des installations provisoires, de pareilles préoccupations d'obligations mondaines; et, condamnés à représenter, dominés par leur fortune même, ils se sentaient vaguement rapetissés, réduits à une fonction, simples rouages d'une machine dont le mouvement les emportait.

Leurs regards errant sur la campagne ne la percevaient pas encore. Les sensations récentes interposaient entre elle et leurs cerveaux comme une vapeur. C'était seulement une succession d'images vagues. Mais, insensiblement, ces images se précisèrent, accusant des couleurs et des formes.

Des blés houlèrent avec des frissons; des étendues vertes, moirées par des souffles prirent des douceurs de tapis étendus; des arbres penchèrent ça et là leurs branches, comme vers un miroir, sur une eau limpide, et des maisons, surgies, disparurent comme des vols d'hirondelles; tandis que, dans la déroute du sol proche, dans le long tournoiement des objets à mi-horizon, un bois, sur un coteau lointain, semblait, centre immobile, déployer la plaine sous leur course, comme un grand éventail, continuellement.

—C'est joli, dit Mme de Rozé.

Son mari se rapprocha d'elle. Penchés vers la même vitre, leurs regards se posèrent sur les mêmes sites. L'haleine de la campagne épandait, parmi les poussières de la voie, de fugitives senteurs; les choses, aux contours indécis, un moment entrevus, s'enveloppaient d'une poésie confuse. Elles jetaient au passage, ainsi qu'un sourire, un appel, puis un adieu; et elles laissaient des regrets vagues des désirs insaisissables; l'impression que le bonheur de la vie, peut-être, fût là quelque part, en la douceur de leur solitude, en la paix discrète de leur décor.

Longtemps, au creux d'un vallon, ils regardèrent fuir une à une les maisons d'un petit village dont les toits rouges s'entremêlaient de verdures. Ils sentaient se soulever du fond d'eux-mêmes, en de confuses aspirations, tout ce que leur vie fiévreuse ne leur donnait pas, tout ce qu'ils avaient espéré ou rêvé jadis, et que sans doute ils ne rencontreraient jamais.

—Il semble, soupira la jeune femme, que là on doit être heureux!

Leurs regards, subitement, se fixèrent, luisant d'une tentation aiguë:

—Oh! dit-elle, si nous pouvions nous arrêter!....Jusqu'à demain!....

—Vous voulez? demanda-t-il.

Elle éclata en une joie gamine:

—C'est cela! Descendons!

Elle était debout déjà. Mais elle dut attendre. Le train, toujours, allait de son allure folle, les emportant.

II

Deux stations franchies, enfin, comme ils commençaient à désespérer, l'express s'arrêta. Une voiture les conduisit au village perdu parmi les arbres. De près, avec ses murs gris, ses vieilles maisons, il n'avait plus la poésie de l'entrevu. Mais ils gardaient pour lui leurs yeux de rêve.

Ils se plurent à l'ébahissement des gens, à la rumeur de leur arrivée. Et eux-mêmes, à cause de la soudaineté de leur révolution, n'étaient pas moins surpris de se voir là. L'auberge, avec sa grande salle, ses chambres rustiques, les ravit. Puis, de la campagne environnante où, presque toute de suite, ils allèrent par les chemins à la découverte, affluèrent des joies ressouvenues d'écoliers en escapade. A dîner, les grosses assiettes, le linge rude leur portèrent des sensations nouvelles. Accoutumés à de nombreux convives, leur isolement, l'absence de valets aux dossiers des chaises, sans qu'ils s'en rendissent compte, les faisaient heureux et libres. Après chaque départ de la servante aux manches relevées, la jeune femme riait d'avoir vu cette fille devant elle, béate d'admiration. Un besoin de parler, d'être enfants, les tourmentait. Et leur plaisir encore s'avivait de songer à ce qu'ils auraient fait à cette même heure, sans ce caprice, de penser aussi à ce que diraient leurs amis, s'ils le savaient.

Après les premières expansions, leur joie devint moins extérieure, plus intime. Au fond de leurs rires, la grossièreté même des objets éveillait un attendrissement. Les enluminures des murs revêtaient une candeur, les ébréchures des plats étaient comme le sourire ami des vieilles choses, et sur les assiettes à dessert, des vignettes naïves, aux légendes puériles, prenaient des douceurs touchantes d'idylles.

Insensiblement, des souvenirs s'éveillaient, qui les reportaient très loin, jusqu'à leur voyage de noces. Il surgit à leur pensée, avec des détails épars, et ils eurent comme un remords de les retrouver à peine, tellement enlisés déjà sous le vide fatras de leur vie. Ils auraient voulu s'y reprendre, y pouvoir rattacher le moment présent, rejeter au néant tout le reste.

Lui, après un silence, commença :

—Vous rappelez-vous?

Sans répondre, elle s'accouda sur la table, le front baissé, comme si, n'osant évoquer elle-même ces souvenirs, elle voulait pourtant se recueillir, à mesure que parlerait son mari, en le charme de leur évocation. De loin en loin, elle faisait oui, simplement, d'un mouvement de tête; et les phrases, ça et là, étaient coupées de soupirs, interrompues de silences.

Peu à peu, le voile des années d'oubli, des années pendant lesquelles ils avaient vécu, côte à côte, des vies séparées, tombait, s'effaçait. Lui regardait sa femme, comme si depuis ce temps il ne l'avait jamais revue. Et, lentement, ses premières émotions le ressaisissaient; tandis qu'elle, sous le tumulte de sa vie élégante, retrouvait les besoins de tendresse étouffés dans les distractions, gaspillés dans des flirts, déçus par les vaniteux plaisirs des adorations frivoles.

Mais, sur leur mélancolie se levait une douceur profonde. Jamais ils n'avaient éprouvé rien de pareil. Un recueillement planait, venu du silence des choses dans la nuit tombante. Le rêve élargi, tout à l'heure, par la campagne, achevait, un moment suspendu, de s'épandre jusqu'à eux, les tenait tout entiers, soulevant, du fond de leurs cœurs, les émois anciens.

—Marthe?

Elle leva la tête:

—Robert!

Leurs regards se prirent, profonds illuminés et doux. Nul besoin de paroles ne montait. Et, près de la fenêtre ouverte, elle, la tête courbée sur l'épaule de son mari, les yeux vers les étoiles, ils demeurèrent immobiles, laissant sur le flot du souvenir, ainsi que tremble et grandit une clarté qui s'allume, se lever à nouveau le soleil de leur amour.

III

Le jour suivant, ils repartirent. Ils n'avaient point assez pris pied dans leur bonheur pour ne pouvoir s'en arracher. Ils l'emportaient avec eux; ils en demeuraient environnés comme d'un mirage dont toute la vie était changée.

Blottis contre la portière, la main dans la main, ils regardèrent, au fond du vallon, s'écarter, puis se perdre, les maisons lentement tournantes. Mais, à mesure qu'elles s'effaçaient, sur le fond d or de leur rêve recommençait de transparaître la vision des lendemains. Lorsqu'ils ne découvrirent plus les toits rouges parmi les verdures, lorsque la ronde des choses eut soulevé en arrière du village les coteaux où il s'abîma, une mélancolie les gagna, puis une tristesse. Ils réagissaient, ne voulait pas s'en laisser atteindre, refermaient autour du doux souvenirs d'hier l'étreinte de toute leur pensée, de tout leur cœur:

—Nous reviendrons, n'est-ce pas?

—Oh! oui! l'année prochaine!

Mais déjà ils n'y croyaient plus, ni l'un ni l'autre, conscients que pareille à ce train qui les roulait, dans sa poussière et son fracas, à travers des campagnes fleuries, leur vie fiévreuse, dont ils n'avaient pas le courage de s'arracher, les emportait à travers les joies véritables qu'ils ne pouvaient saisir ou qu'ils ne savaient garder, sans trêve, sans repos, perpétuellement.

Rose, Blanche ET Violette.

—

Sur le coteau de Chanteloup, dans la futaie de chênes et d'acacias, une maisonnette aux volets verts s'élevait et dominait les vergers et les vignes dévalant en pente douce vers la Seine.

Tout embaumée de jasmins et de chèvrefeuilles grimpants, cette maisonnette se trouvait comme enclavée dans l'immense domaine du Fay; humble et petite, ouverte, ensoleillée, pleine de vie et de chansons, elle formait un étrange contraste avec le château proche, énorme, imposant, mais fermé, plein de nuit, désert et silencieux. Dans la maisonnette aux volets verts, vivaient d'une rente minime les trois demoiselles du défunt percepteur. Et parce que ce brave homme, en ses loisirs, se piquait de taquiner les muses, les trois jeunes orphelines portaient trois noms poétiques : Rose, Blanche et Violette. Rose se savait fort jolie et, par suite, elle était indolente et coquette. Blanche cultivait les arts d'agrément, elle chantait avec goût et, lisant insatiablement, se piquait d'érudition; par suite elle était loquace et légèrement pédante. Violette, la plus jeune, était plus jolie que Rose et plus instruite que Blanche, mais elle ne s'en doutait pas; aussi cette nouvelle Cendrillon faisait-elle au logis simplement et vivement ce que négligeaient ou dédaignaient ses sœurs, c'est-à-dire presque tout. Le ménage et le repas prêts, le jardin arrosé, Violette trouvait encore le temps de distraire et d'égayer ses compagnes quand l'ennui de cette vie mesquine et solitaire les attristait.

—Vous verrez—plaisantait-elle—que notre sente est bien plus fréquentée qu'on ne croit et que bientôt deux princes charmants y passeront et s'y arrêteront. L'un aura les yeux éblouis de la beauté de Rose; l'autre, le cœur enchanté par la voix de Blanche; ils vous enlèveront sur leurs coursiers fougueux. Nous n'aurons que temps de crier, vous : "Adieu, Violette !"—et moi :— "Bon voyage d'amour, mes princesses !

Tandis que ces folies débitées, Violette ne songeait qu'à retourner bien vite à ses occupations, Rose, émoustillée, quittait le miroir et courait à la fenêtre, Blanche, rêveuse, posait son livre et fredonnait, mais toutes deux en étaient pour leurs frais : aucun prince charmant, aucun bourgeois, aucun paysan même ne suivait la sente abandonnée.

Un après-midi, cependant, par grand hasard, un jeune homme passa, l'allure lasse, la mine pâle et déçue, le regard indifférent et dans un équipement de chasseur botaniste tellement usé, encore que très propre, qu'il fallait toute la naïveté de nos demoiselles de campagne pour s'imaginer que ce pauvre diable était un prince charmant. Néanmoins Rose quitta son miroir et courut à la fenêtre. A l'aspect de ce joli visage dans le chèvrefeuille et le jasmin le jeune homme s'arrêta. Blanche posa son livre et se mit à chanter. A ces fines vocalises, l'inconnu poussa la barrière du jardin. Et comme Violette, alerte et souriante, posait sur le napperon un goûter de crême et de fraises, il gravit le perron et, alléguant toute absence d'auberge, prétextant une faim et une fatigue extrêmes, il se présenta comme un voisin de campagne,—M. Paul Dubertin, —et demanda sa part de la collation. Le jeune homme, ranimé, le visage affable, la parole franche et l'allure libre, s'assit entre Rose et Blanche. Aux fraises il regarda Rose, à la crême il écouta Blanche. Puis, las du silence de Rose, étourdi du verbiage de Blanche, son œil chercha Violette qui allait et venait dans l'ombre, servant et desservant sans bruit et prestement. Le crépuscule surprit les hôtesses et le convive. M. Paul se leva et, quand il proposa de payer son écot, ce fut un triple cri d'indignation. Toutes rouges encore des compliments qu'il venait de leur débiter, les deux aînées quittèrent le chasseur botaniste sur le seuil, dans une belle et digne révérence, laissant à Violette le soin de le reconduire jusqu'à la barrière du jardin. Là, près de prendre congé, le jeune homme intrigué d'une allure si différente de celle de ses sœurs, lui demanda :

— Et vous, mademoiselle, rougiriez-vous aussi si je vous faisais des compliments ?

Et, refermant la barrière avec cette vive adresse qu'elle apportait à tout, Violette riposta :

—Je ne sais pas, monsieur ; on ne m'a jamais rien dit qui pû me faire rougir.

Et de nouveau, le lendemain, puis le surlendemain, puis chaque jour, M. Paul Dubertin revint à la maisonnette. A la fin, il ne regardait plus Rose, trouvant que ce beau visage manquait d'expression, et Rose soupirait. Il n'écoutait plus Blanche que d'oreilles distraites, sachant déjà toutes ses romances par cœur, et Blanche s'en froissait. Mais comme Violette, toujours très occupée, lui tournait souvent le dos et ne prenait jamais le temps de babiller, il en soupirait comme Rose et s'en froissait comme Blanche.

Un soir, pensif, les yeux d'abord perdus sur les vergers et les vignes, puis reposés sur les ombrages du parc immense, il demanda :

—O mes charmantes amies, ce serait certes folie à un pauvre diable qui, blasé et déçu par le monde, en est réduit à venir chasser les papillons dans ces fataies, de songer à se choisir une femme jolie ou savante autant que vous. Tout au moins faudrait-il, pour l'oser, être maître de ce beau domaine et seigneur de ce château superbe. Si j'étais ce fortuné châtelain et, si je vous demandais en mariage, ô mes belles amies, que ferait chacune de vous ?

—Si vous étiez châtelain,—dit Rose étourdiment, — je consentirais à devenir votre fiancée, mais, avant que d'être votre femme, je voudrais consulter la couturière, la modiste et le joaillier en vogue, puis apprendre les danses à la mode, les manières et les allures du monde, afin de paraître plus belle et de vous faire plus d'honneur.

—Si vous étiez châtelain,—dit Blanche sentencieusement — je consentirais aussi à devenir votre fiancée, mais avant que d'être votre femme je lirais toutes sortes d'ouvrages et je m'initierais, en nombreuses leçons, à tous les arts, à toutes les sciences, afin de paraître plus savante et de vous faire plus d'honneur.

Pour Violette, le jeune homme dut répéter sa question ; elle brossait les miettes de la table et semblait n'avoir pas entendu.

—Si vous étiez le jeune maître du domaine,—dit elle enfin grave et très recueillie,—je consentirais sans peine à devenir votre fiancée pour peu que vous gardiez votre visage affable, votre langage sincère et vos allures libres de pauvre diable. Et, une fois fiancée, je deviendrais votre femme dès que cela vous plairait, bien que j'eusse accepté pour époux un chasseur de papillons avec bien moins de gêne et de bien meilleur gré : jouer la châtelaine n'est pas de mon emploi. Je ne partirais pas d'ici sans larmes de regret, car désirant mon chez-moi plein de tendresses et de chansons, je remplirais notre petite maison de bonheur et d'amour bien plus facilement que votre grand château. Et dans ce château, d'ailleurs, je ne vous promettrais pas de faire quelque chose de plus que dans notre maisonnette, pour cette bonne raison que, faisant de mon mieux ici, là-bas je ne saurais mieux faire. De votre côté monsieur Paul, il vous faudrait me prendre telle que je suis ; car, la semaine ou le dimanche, je me montre pareille à tous, avec mon cœur et mon visage véritables ; et pas plus que de robe, je n'en pourrais changer n'en ayant pas de rechange.

M. Paul lui tendit les deux mains.

—O Violette, — dit il, — ne changez ni de visage ni de cœur: ce serait dommage. Je suis réellement le maître du domaine ; je le serai du moins pour le monde et pour vos sœurs. Pour vous, je ne veux plus jamais être que le pauvre chasseur de papillons, au visage affable, au langage sincère, aux allures libres. Nous laisserons vos sœurs habiter le château. Et tandis qu'elles nous y feront honneur auprès de nos hôtes, l'une par sa beauté, l'autre par son esprit, nous reviendrons nous aimer dans cette fraîche solitude embaumée de chèvrefeuille et de jasmin, dans cette maisonnette aux volets verts si petite que, même sages et très vieux, nous pourrons la remplir, sans aucune peine, toujours de bonheur et d'amour !

JOURNAL D'UN Vaudevilliste.

—

MM. les coiffeurs ont décidé que cette année les femmes porteraient un chignon qui leur cacherait la nuque.

L'année dernière, paraît-il, ils avaient décrété que ledit chignon se porterait haut et montrerait le derrière du cou, —il faut bien changer; sans cela, il n'y aurait plus de mode et que deviendrait aussi l'art de la coiffure?

Moi, je veux bien; seulement, on assure que quelques femmes, et non des moins célèbres, des moins jolies et des moins chevelues, résistent— elle prétendent avoir le droit de se coiffer à leur guise et selon leur grâce propre.

Toute la question est de savoir si elles ont ce droit et si elles peuvent lutter contre une décision solennelle de MM. les coiffeurs réunis.

L'avenir, un avenir prochain, du reste, élucidera cette grave question pour laquelle, c'est le cas de le dire, il faut espérer qu'il n'y aura pas crépage de chignons.

Seulement, je remarque que si, chaque saison, on s'occupe de réglementer la coiffure des femmes, on s'occupe peu ou même on ne s'occupe pas de réglementer celle des hommes.

Je serais pourtant bien heureux, je l'avoue, de savoir comment je dois me coiffer chaque année. Dois-je porter ma calvitie avec une raie faite au rasoir ou simplement à l'éponge?

Je serais ravi aussi d'apprendre que la mode, cette déesse capricieuse et folâtre, a décidé un jour que la suprême élégance, cet hiver-là, sera de ne pas porter de cheveux du tout.

Cet hiver-là, je le déclare immodestement, je serais peut-être le Brummel de Paris.

Quoique les chauves forment vraiment légion, comme disent les gens qui écrivent bien, jamais, en effet, ils n'ont été aussi nombreux qu'à présent.

De mon temps, il faut le reconnaître, il y en avait certainement moins.

Et comme je demandais à mon coiffeur la raison de ces progrès désastreux de la calvitie, il me répondit:

—Mon Dieu, hé, c'est bien simple! C'est qu'autrefois les chauves n'étaient pas des cyniques comme aujourd'hui et portaient perruque!

On portait perruque volontiers jadis, c'est vrai, et c'était le bon temps pour les perruquiers.

Un homme chauve se serait cru impudique en se présentant tête nue devant le monde, mais à présent les mœurs sont tellement dissolues! disait l'honorable M. Bérenger.

Il y avait un gros avantage à porter perruque c'est qu'on ne s'enrhumait pas. Seulement cet avantage était compensé par une foule de petits inconvénients — le principal c'est que la perruque mal attachée s'en allait souvent avec le coup de chapeau.

Je me rappelle que ce malheur arrivait continuellement à un infortuné maître de ballet d'un théâtre du boulevard.

Ce brave homme portait une perruque blonde, frisée—des cheveux de jeune homme—mais qui tenait mal sur sa tête: il avait le crâne probablement accidenté et rébarbatif.

Par surcroit de malechance, l'infortuné était la politesse en personne et nous passions notre temps à le faire nous saluer—nous étions même abominables.

Quand il traversait le boulevard pour se rendre à ses répétitions, nous le guettions, placés de distance en distance, nous lui tirions d'immenses coups de chapeau. Le brave homme s'empressait de nous répondre; mais, quelque adresse et quelque prudence qu'il y mît, à force de retirer et de recoiffer son couvre-chef, il finissait par y laisser sa perruque.

Cela nous amusait beaucoup. Nous avions même fini par en faire un jeu: celui qui avait réussi à faire retirer sa perruque au malheureux maître de ballet gagnait une demi-tasse.

Maintenant, je dois dire, pour rendre hommage à l'austère vérité, que si l'on ne porte plus de perruque aujourd'hui, les hommes sur qui la fâcheuse neige du temps a mis sa fatale couche ont une autre coquetterie: ils se teignent.

La teinture pour cheveux et barbes paraît même très à la mode.

Je trouve, pour ma part, que la perruque était plus loyale et surtout plus adroite; il fallait quelquefois un œil exercé pour en découvrir l'artifice. La teinture, elle, ne trompe personne. La nature, qui est une admirable artiste, a mis des tons différents dans le système pileux humain; elle emploie des dégradés, comme disent les peintres, plus ou moins harmonieux. Le teinture n'a qu'un ton,

L'être teint est absolument ne ou absolument blond: il ne connaît pas les nuances.

Quand je dis qu'il ne les connaît pas, il les connaît parfois—à son désavantage.

Un ténor, qui n'est plus de ce monde, avait eu l'idée, un jour, pour rester le ténor aimé des spectatrices de teindre son opulente chevelure qui commençait à s'agrémenter de fils d'argent.

Il avait été blond sans taches, il voulait le redevenir—que les anciens blonds qui n'ont pas fait ce rêve lui jettent la première pierre!

Il s'adressa à un spécialiste qui lui vendit fort cher un flacon d'une eau de son invention et la lui garantit bon teint; c'est encore le cas de le dire. Ce que je suis spirituel aujourd'hui! J'aurai même dû garder tous ces jolis mots-là pour ma prochaine revue de fin d'année.

Grâce à quelques couches de la bienheureuse teinture en question, le ténor devait, non seulement redevenir blond comme il l'avait été, vingt ans, mais encore blond comme les blés, blond comme un jour d'automne, blond comme la lune un nuit d'août.

Après la première couche, en effet, les fils d'argent disparurent et la chevelure de l'artiste se reblondit sous toutes ses faces.

Seulement, le lendemain ou le surlendemain, des taches bizarres apparurent dans le blond en question, ces taches étaient étranges, en effet, il y avait comme des points rouges, des points bleus et des points verts!

Le ténor crut qu'il n'avait pas suffisamment insisté sur les couches, il vida le flacon en entier sur sa tête, et alors....

Deux jours après, le malheureux constatait non sans terreur qu'il avait une chevelure aux couleurs inconnues jusqu'à ce jour; rouge, bleu et jaune, presque le drapeau tricolore.

Il fit chercher l'inventeur qui, navré, lui avoua que son invention, effectivement, laissait à désirer et qu'il l'avait un peu prématurément lancée dans la carrière—mais qu'il la remettait sur le chantier et espérait la parfaire—avant quelques années d'ici.

Quant à la chevelure patriotique dont était orné le ténor, il fallait malheureusement plusieurs mois pour la ramener à sa nuance primitive.

Désolé, l'artiste crut en être quitte en se faisant tondre jusqu'à l'épiderme; il comptait donner pour raison qu'un nouveau rôle l'obligeait à ce sacrifice, mais—insistance fatale! —la teinture nationale tenait sur les cheveux restants, il avait un crâne pour fête du 14 juillet.

L'infortuné dut rester chez lui, enfermé pendant plusieurs semaines ne voyant, ne recevant personne, cessant naturellement tout service à son théâtre.

Malheureusement, tout se sait ici-bas et notamment les infortunes des ténors aimés du public. Un camarade, un rival, mis au courant par l'indiscrétion d'un domestique, fit méchamment annoncer, un matin, dans les journaux que le grand ténor X..... à l'occasion justement d'un 14 juillet qui s'approchait, chanterait la "Marseillaise" avec la tête de l'emploi!

C'est à partir de cette douloureuse mais historique aventure que tous les ténors ne se teignent plus.

Il n'en est pas de même, paraît-il, des barytons et de certains jeunes premiers de théâtres plus ou moins littéraires.

Et pourtant, bonne renommée vaut mieux que "teinture" doréel c'est encore le cas de....

Décidément, je suis en verve; ce sont de véritables perles que j'égrène aujourd'hui! Je gâte le métier! la jolie comédie de mœurs, que je ferais avec tout ça!

ERNEST BLUM.

Identité d'un voleur établie.

Presse Associée—

St-Louis, Missouri, 16 novembre —Desmond, le chef des détectives, a enfin obtenu une brève déclaration de l'individu soupçonné de participation au vol commis dans un train du Montana.

L'individu admet qu'il est Ben Kilpatrick, un frère de Dan Kilpatrick.

Tous deux faisaient partie, dit-on, de la bande de voleurs commandée par Bill Carver, qui fut tué le printemps dernier.

Kilpatrick reconnait qu'il a été élevé près de Paint Rock, Texas.

Le shérif Crawford, du comté de Chouteau, Montana, est arrivé à St-Louis pour voir le prisonnier.

Le shérif et l'atterney Prey étaient en route pour St Louis avec la réquisition du gouverneur du Montana, quand un télégramme leur apprit que l'inculpé serait jugé à St-Louis. . .

M. Pray est retourné au Montana, mais le shérif Crawford a continué son voyage non officiellement pour voir Kilpatrick.

LES MALADIES NERVEUSES

Peuvent être endurées mais elles peuvent aussi être guéries.

Il peut vous être arrivé de souffrir longtemps de diverses sortes de troubles nerveux ; lorsque le système nerveux est abattu de nombreuses complications s'ensuivent généralement. Toute légère excitation vous met dans un état de prostration, vous êtes triste, vous avez de fréquents maux de tête nerveux, vous avez des vertiges ou palpitations du cœur, et vous êtes continuellement dans l'état d'agitation et d'inquiétude qui indique la débilité nerveuse.

Vous êtes à même d'endurer ces troubles nerveux pendant des années ou d'y échapper maintenant pour toujours. Vous pouvez choisir un état ou l'autre. La différence est grandement due à la présence ou à l'absence de fer dans le système—une qualité de fer que vous ne pouvez peut-être jamais obtenir ailleurs que dans le Tonique de Fer du Dr Harter.

Il guérit promptement la débilité nerveuse et l'épuisement sous toutes les formes. Il accroît la vigueur de tous vos organes vitaux. Il enrichit votre sang, précisément avec la qualité de fer qu'il faut pour reconstituer votre système nerveux vous donner des forces nerveuses et de l'énergie musculaire.

Il fait que vous sachiez que le Tonique de Fer du Dr Harter n'est pas une expérience, ni un remède nouveau, mais un médicament qui a constamment triomphé de tous les maux prédités depuis quarante-cinq ans. Vous pouvez avoir confiance en un remède qui a un pareil record. Fait uniquement par la Compagnie de Médecine du Dr Harter, Dayton, Ohio. En vente partout.